

Les bonnes intentions

Gilles Pellerin

Number 24, July–August–September 1986

D'ici et d'ailleurs, la nouvelle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20523ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pellerin, G. (1986). Les bonnes intentions. *Nuit blanche*, (24), 30–31.

LES BONNES INTENTIONS

Chacun sait qu'un texte bien intentionné sur la nouvelle commence forcément par poser que la nouvelle est un genre difficile et compte bien que cela tiendra lieu de définition. Il s'ensuit qu'on l'aborde généralement à reculons sinon en sentant l'impérieux besoin de la mettre en relation avec des formes narratives à première vue plus faciles à circonscrire. Volontiers on affirme et on nie qu'elle soit un roman abrégé, argumentation qui la réduit, autant dans l'objection que dans l'assertion, au rang de court-métrage écrit. On dit aussi qu'elle n'est pas vraiment un conte, ce qui revient la plupart du temps à départager le merveilleux du réalisme. Et le fantastique, où est-il?

par Gilles
Pellerin

Bref on tourne en rond et la nouvelle n'est jamais vraiment considérée pour ce qu'elle est intrinsèquement — tout de suite les gros mots! —, avec le résultat que les mauvais textes ou recueils sont excusés par défaut de conceptualisation par ceux qui les commentent. Le sort des bonnes nouvelles et des grands recueils n'est guère plus enviable puisque l'on convie leurs auteurs à passer à quelque chose de plus sérieux, de plus substantiel, c'est-à-dire à tâter du roman.

C'est qu'on a toutes les raisons du monde de s'en tenir à ces approximations, parce qu'après tout, nommez-moi un(e) grand(e) nouvelliste de langue française (Maupassant, je sais bien), vous voyez, ce n'est pas si facile (mais les Belges?) et puis les éditeurs n'en publient pas parce que vous savez, les gens n'en lisent pas (et vice versa). Peut-être qu'en définitive l'axiome initial n'est pas tout à fait gratuit. Si on me permet de le déphaser d'un cran, je me précipite pour m'en réclamer: parler de la nouvelle est difficile, et je le prouve derechef!

Le métro a une bouche pour parler

J'aimerais poser l'existence de la nouvelle dans sa pureté, dans son autonomie complète face à la réalité, la littérature et mon inquisition, bref postuler l'existence d'un genre dans l'ordre de sa perfection et le décrire fidèlement. Mais je n'aimerais pas. Allergie au sarrau? Je me fais de la réalité une représentation tordue, impuissant à déterminer aux choses et aux événements des causes et des enchaînements. Tout, la contradiction intime, l'alternance de myopie et de presbytie de nos consciences, la déraison salvatrice, l'usage des tropes, tout incite au

regard parcellaire — partitif même —, au regard rivé sur des pièces d'une mécanique fatale qui nous échappe, continue de nous échapper. Le monde est insaisissable dans le Tout qu'il affecte, il est fissuré, creusé de brèches. Achève-t-on de se convaincre que le monde se referme sur son unité que quelqu'un, ni blanc, ni noir, ni jaune, quelqu'un que la pluie n'effraie pas brandit un tract: *Vive l'Enclave libre!* La brèche s'est ouverte, quelque chose survient. Il me plaît de considérer la nouvelle comme incompatible avec l'analyse *in vitro*, comme quelque chose de terriblement vivant qui reconduira ces phrases à leur caducité par son renouvellement et qui profite de l'absence de définition pour creuser la brèche, y aménager l'espace urgent de l'instant.

Tous les prétextes sont bons quand il s'agit d'élargir le champ du prétexte, d'envisager comme mobiles suffisants le jeu de mots, l'idée reçue, le réveil perplexe, la muette blondeur des façades. Trois balles, deux prises. Noir, impair et manque. On préférera l'ombre à la proie, le cheveu à la soupe, on pratiquera l'incision plutôt que la taxonomie, on laissera entre les lignes un silence si éloquent que c'est lui qui survivra à la lecture.

Ne pas entraver le fonctionnement du portillon

On dit souvent — et sans doute n'a-t-on pas tort — que la nouvelle convient au rythme de la vie moderne qui ne dispense ses haltes de lecture qu'au compte-gouttes. Encore faut-il avoir la faculté de lire dans les endroits publics et mobiles, et porter aux livres la même attention que l'on a pour les gants, c'est-à-dire avoir la prudence d'en traîner dans sa poche pour faire obstacle à la glaciale morosité de nos trajets quotidiens. Et encore faut-il se faire des socié-

tés pré-post-industrielles (c'est-à-dire d'avant la création du monde) une représentation idyllique.

Les lecteurs se réjouiront du grand cas que l'on fait d'eux mais peut-être la nouvelle est-elle davantage le fruit d'une conscience hachurée par le défilé frénétique des apparences (vite! la dose!) dans les surfaces habitables aux régimes si différents que nous traversons sans cesse: ruelle Winnipeg qui prend sa garnotte pour une plage, parc de balle-molle où s'agitent de replets homards, slogans harceleurs des réclames, métro-duodénum à senteur plastique, parfums amers des voitures accablées jusqu'au mirage par le soleil, musique d'ambiance du bureau, querelle d'ambiance avec le chef de service, sociologie hâtive du hamburger-julienne surgelées, ameutelements de gargotte parce que Le Club a la poisse collée sur ses bâtons, toutes ces circonstances aveuglément accumulées (télé changeable au doigt et à l'œil — bombardement de Tripoli, hausse des taxes scolaires, cancer du nez curable du Président, chute de neige record à Anchorage, but en surtemps au Madison Square Garden, le dollar a clôturé à la baisse), ces circonstances braquées qui glissent sur nous comme sur le dos d'un... mais qui parfois détectent une anfractuosité, s'y immiscent et nous laissent pantois.

Non, la nouvelle n'est pas un petit roman. Un quatre-et-demi n'est pas une réduction de Versailles: on y trouve à bouffer, à dormir, à ne pas dormir, à tourner en rond, à rire, à pleurer, à écrire. Comme si Piranèse était l'univers. La nouvelle est une phrase complète jetée sur la multiplicité des théâtres, la nouvelle tient tout entière dans les circonstances les plus acrobatiques de ma vie de lecteur, elle est le ticket que je n'ai pas dans un système de transport qui n'admet que les montants exacts, elle essuie nos rebuffades, elle est la syntaxe qui dit que l'on se fait chier pour ce foutu billet. L'espace, le temps, le trafic des idées et des états d'âme ne sont pas des nombres entiers. La nouvelle est leur fissuration, une vue en coupe mais déjà la mer Rouge se referme. Il faudra la chercher ailleurs!

Prométhée, cramponne-toi!

Un instant que je me calme. Je sens tout de suite que mon propos est terriblement réducteur, qu'il pourrait à la fois servir à décrire l'ensemble des pratiques narratives et ne décrire qu'un certain type de nouvelle. Je me rends compte qu'on pourrait en déduire que seule l'action importe, que c'est par elle que les personnages sont amenés à se révéler en dehors des séances tranquilles de psychologisme, comme si le péril seul importait (l'ontologie serait une course?), à l'exclusion de toute intériorité, de tout mécanisme de langage autocréateur. L'intention était bonne...

Je voudrais être en train d'écrire une nouvelle, profiter de la brièveté comme d'un réseau rapide, comme d'une adrénaline (alors que le développement notionnel auquel je me livre est une peau de chagrin), pouvoir me dire qu'après celle-ci il y en aura une autre, lancer des personnages dans ce magma avec pour toute consigne: démerdez-vous! Les nouvellistes se sont débar-

assés de l'obsession de faire tenir la comédie humaine dans un seul texte et pourtant c'est ce à quoi ils ne cessent d'aspirer. En apparence, les personnages et situations sont jetables. Sylvain Dubois a déjà servi? La prochaine fois ce sera Sylvie Laforêt... Non, dans cette fiction de six pages, dans ce paragraphe, tout est à recommencer, l'ombre qui se forme dans l'œil de Sylvie Bosco et qui dans cinq mots va creuser une rigole sur sa peau triste, cette ombre humide porte l'instant unique et pourtant réitéré où l'existence se fendille comme un fruit trop mûr.

De mauvais poil, le fantastique

Et puisqu'en feignant de parler du genre, il est de plus en plus évident que j'expose mes goûts comme des nécessités, je voudrais que la définition dont je ne saurais doter la nouvelle ait une extrapolation folle, un prolongement exacerbé: le fantastique. Je sais bien que du fait qu'on dit simultanément — sans sourciller — que la nouvelle est un genre littéraire et que le fantastique idem n'autorise aucune déduction valable. Cela crée cependant un circuit fermé où la littérature fantastique (qui est largement le fait des nouvellistes) cesse d'être le pendant isochrone du réalisme. Y en a marre la nouvelle d'être le nabot du roman! Y en a marre le fantastique d'être la grimace dichotomique que le réalisme projette dans le miroir quand il a pris une brosse et qu'il ne sait plus bien si les cheveux poussent sur le crâne ou dans les yeux!

La nouvelle est peut-être un défi jeté à la face de la durée, l'histoire répétée de l'impasse. Le fantastique vient amplifier les enjeux, prendre des risques sur le dos de la causalité, de la rationalité. La nouvelle fantastique ne trouve peut-être sa spécificité que par la saisie au collet dont elle rend ses lecteurs complices sans qu'ils sachent de quel cou il s'agit. En ouvrant le recueil, ils ont accepté d'être projetés à l'instant fragile où l'équilibre se rompt, où les certitudes deviennent caduques. Appelons cela le pacte de la brièveté. Ils savent qu'ils doivent au texte toute leur attention parce que tout est indiciel, le terrain est miné, le réel est un piège.

Cette brièveté tient de la témérité: un personnage joue sa vie sur une fissure. Le tapis se dérobe sous ses pieds alors qu'il est le plus vulnérable et ce tapis c'est la narration même, impitoyable dans son idée fixe de se consumer, car elle est phénix, elle renaîtra de son accomplissement, lui non, elle est un sphynx plus enclin à broyer qu'à tergiverser. Nous sommes en plein régime d'actions efficaces même si cette efficacité ne devait profiter qu'à la narration et conduire au désastre personnel le protagoniste livré à l'immédiat.

Habiter une nouvelle est bien difficile... ■